



Jean-Claude Goiri
Ce qui berce ce qui bruisse



Éditions QazaQ

Jean-Claude Goiri

Ce qui berce ce qui bruisse

Éditions QazaQ

2015

Éditions QazaQ

<http://www.qazaq.fr>

<http://www.lescosaquesdesfrontieres.com/>

<http://www.lecuratordecontes.fr/>

Twitter: @Le_Curator

Facebook: <http://www.facebook.com/lescosaquesdesfrontieres>

Peinture de couverture : Nathalie Oso

Mise en page couverture et texte : jan doets

ISBN : 978-94-92285-11-9

Tous droits réservés

2015 © Jean-Claude Goiri & Éditions QazaQ

Jean-Claude Goiri

Jean-Claude Goiri est investi dans l'écriture depuis 2002. Après avoir créé la revue Matulu, il a animé des ateliers d'écriture, a participé et participe toujours à plusieurs revues* et, à des actions comme des performances, des chroniques radios ou des travaux avec des artistes... Il s'occupe actuellement de la revue FPM-Festival Permanent des Mots.

*Décharge, Verso, Ficelle, Traction-Brabant, Comme en poésie, Incertain Regard, Tas de Mots, Traversées, La Passe...

Participation aux recueils collectifs :

Charlibre, éditions Corps Puce.

L'Insurrection Poétique, éditions Corps Puce.

Je Suis en feu... éditions mgversion2datura.

Patrice Maltaverne & compagnie, éditions mgv2>publishing

Sites internet :

<http://www.jeanclaudegoiri.com/>

<http://www.fepemos.com/>

Préface

Aujourd'hui, et encore aujourd'hui, j'ai eu envie de planter un clou : cela n'était d'aucune utilité. Mais comme je suis poète, je l'ai planté quand même.

Juste pour voir.

Ou pourvoir juste.

Pourvoir à l'inutile... l'utilité étant une obligation sociale, le geste inutile devient ainsi un mouvement de l'intime, donc utile.

On s'évade avec l'inutile, on sort de cette prison de la fonctionnalité.

Aujourd'hui, et toujours aujourd'hui, l'utile se trouve dans cette oreille qui écoute le bruit du marteau qui tape, le crissement de l'acier qui entre dans le mur, la poussière de plâtre qui bruine sur la peau, le mur tout entier qui frisonne de pouvoir supporter tout ça, cette oreille dans laquelle bruissent mille autres oreilles.

Et je ne sais que chanter les éloges du bruité aux charnières de l'inutile pour que résonne dans les oreilles autre chose que du bruit.

Et une oreille s'est tournée vers mon bruité pour le transmettre à d'autres.

Celle de Jan Doets.

Merci à lui, celui qui m'accompagne.

Jean-Claude Goiri

Ce qui berce

vibrant d'abandon
tout de trêve habillé
sur ton corps presque tout à fait nu
ne fleurissent que tes quelques bras
pour dégrafer la nuit
et en lâcher tes lunes
après mes mains assoiffées

Dis-moi un peu ce matin
comment tes rêves ont fait
perdurer le désordre jusqu'aux fissures du plafond
comment as-tu appris que tu n'as pas grandi
dans ces mots oniriques aussi frais que ton naître
comment as-tu fini par commencer enfin
à comprendre que le temps file entre les paupières
et se roule en pelote quand elles sont bien fermées
mais que les yeux restent ouverts et retournent au futur sans cesse
réinventé.

Partout dans le monde... la rivière coulant de beaux jours et débordant de son lit pour caresser la racine des arbres et les nourrir un peu... en sachant très bien qu'un beau jour une partie d'elle se trimballera jusqu'à la plus haute feuille...

Déjà, ce matin, ce qui berce, la respiration de mes doigts, les craquelures de l'asphalte de mon clavier, tenant ferme, la route, le vent, et toute la chevelure d'un monde aux poumons bien remplis, ce qui berce, l'œil rabattu sur toutes les serrures du temps, la pluie, le soleil, pour un temps répandus partout, et partout la sagesse, ce qui berce, le fou, le feu, les coutures de ta bouche.

Et cette page blanche comme un plateau enneigé tout au sommet de tes montagnes où je découvre ton nouveau monde, où je suis le premier à marcher, à tracer un pas derrière l'autre, le souffle coupé par l'excès de tes mains, de tes voix, de ton cheveu, de tout ce qui perce.

Tout ce qui tombe n'est pas chute, ainsi mes paupières affaissées relevant le défi de raccorder toutes ces choses découpées le jour, et ce souffle verticale ensommeillant mon corps allongé et ce silence que je respire le corps plaqué au tien, ainsi tes ambitions écroulées sur le matelas érigent la volonté de rallier l'humble camp où ne se trouvent que tous les sois du monde, tout ce qui tombe n'est pas chute, ainsi tes habits à terre effondrés magnifient toutes les femmes que tu rassembles en toi, ainsi à peine le temps de toutes les compter que tu pleux sur moi comme de la bruine fraîche, alors le temps de m'adosser au temps, je tombe sur ton absence juste en ouvrant un œil, je le referme aussitôt pour te voir un peu plus, juste pour mieux voir comment ça marche les tours quand c'est toi qui les tombes, tout ce qui tombe n'est pas chute.

uand j'étais grand comme l'enfance, je voulais être bandit afin de trafiquer des stratégies pour découvrir les trésors de chacun et les offrir à tout le monde, être bandit qui contourne les frontières à cheval par fleuves et montagnes, bandit pour savoir bien m'échapper de prison, pour apprendre à scier moi-même ces barreaux qu'on mettait à mes fenêtres, fenêtres par lesquelles j'ai vu un jour plein de mots libres comme des petits bandits. Quand je suis grand comme la nuit, j'en rêve encore, et le jour je scelle mon cheval nommé Poésie.

Un jour, je suis complètement sorti de chez moi. Je n'ai rien laissé derrière. Tout habillé d'outils et d'avenirs, je marchais sans compter mes pas, le corps à découvert, à portée de tout regard. Je traversais la route sans arrêt, d'un trottoir à l'autre, bien décidé à me rendre partout. Et, malgré la grande absence de soleil, je remarquais que je traînais devant moi mon ombre. Aussi concrète que mon corps, elle me précédait sans concession, aussi large que j'étais chargé.

Quand une femme s'arrêta sur cette ombre. Je stoppai aussi, je lui fis face, abasourdi. Elle me proposa de découdre mon ombre en attendant le soleil, ce qu'elle fit, là, sans tarder, sur le trottoir. J'en profitais pour lui découdre les lèvres. Elle en profita pour me dire que ce n'était pas la peine de tout se trimballer quand on sort de chez soi. Mon ombre sur les bras, elle m'accompagna jusqu'à chez moi. Une fois complètement rentrés, nous déposâmes l'ombre sur le lit. Et nous en profitâmes pour découdre les draps.

Depuis ce jour, je ne sors plus jamais complètement de chez nous.

...et d'un revers de plume je te souffle un mot
quand sur le bout de ta langue il est déjà multiple
il y a plus de mille œils qu'il est dans ton palais
mais il était tombé de ton oreille en douleur
et maintenant qu'il vibre dans tes corps tout entiers
tu en auras pour mille œils à me le susurrer...

...le vent était tellement humain ce matin qu'il m'a ramené une maison toute entière avec plein de gens dedans et tout ça... ils m'ont dit que chez eux, le vent était tout pareil qu'ici... ils m'ont dit que certains en venaient à faire des fondations... « En venir à des extrémités pareilles, c'est quand même un monde ! » m'ont-ils dit... il faut un temps insensé pour que les fondations prennent forme et sèchent... eux, les gens que j'ai pris en plein corps, ne comptaient pas un seul ancêtre qui ait eu le temps de former les fondations avant le premier coup de vent... depuis des générations leurs maisons se trimballent d'un coin à l'autre du monde... il leur faudrait un temps calme, sans un souffle, pour que leur maisonnée ne décolle plus... il faudrait juste le temps que le vent inhumain prenne toute son ampleur... un vent simple, naturel, sans fondations, juste le souffle de la terre, celui qui ne cible pas, celui qui enrobe sans déflagration... juste un temps inhumain pour habiller les Hommes d'un vent de paix...

...par ici et maintenant, le monde est tellement grand que je ne peux que le survoler... je le survole en rase motte en me cognant à chaque objet... et j'avale tout bien sûr... mais je ne peux digérer trop étiré que je suis... vivement la station debout et sa marche apaisante... je pourrai laisser les traces de mes pas si chargés sur le sable ou la neige... et peut-être inventer le feu pour réchauffer mon ventre et mes ailes froissées...

Prends la forme qu'il faut pour aller partout, juste partout, à chaque endroit qui grince, qui frotte comme il ne faut pas, juste dans la non zone, dans le palais du naître, juste où ta langue va claquer pour dire le mot juste, juste où il ne faut pas mettre un pied devant l'autre, où les vers ne sont libres que de se taire, à l'endroit exact d'où le giclé se reforme, d'où le fusé repart pour de nouvelles aventures, juste là où ça craque quand ta chaise s'alourdit, prends juste la forme qu'il faut pour aller partout, juste cet endroit où les couleurs remplacent toute autre forme de vie, cette vie dont tu rassembles les éclats, juste un moment pour voir ce que ça donne dans le blanc, et pour voir aussi comment ça marche le blanc, et pour ça tu prends juste la forme et le temps qu'il faut pour aller nulle part, et ton œil qui cherche à poser son regard, ce regard qui devient multiple, comme ces herbes folles qui poussent parmi celles qui ne le sont pas, prends juste le temps d'aller beaucoup partout.

Cette pomme que je pèlerai juste avant le flétrir, je n'en mangerai que la peau, la chair sera pour toi, tu n'auras que le tendre pour affûter tes dents, et les doigts dans le tendre tu la feras tourner toute cette chair tendue vers moi, tu la feras tourner dans ton palais juste avant le flétrir, tu iras de cratère en cratère jusqu'à l'ultime fêlure, avant que d'atteindre le nid des pépins tout bordé de sucs que tes lèvres caressent, juste avant la sécheresse ta bouche se tendra, toute cette chair avançant vers la mienne, et pour assouvir ma soif je n'aurai que tes lèvres.

Je suis parti mille fois rien que pour mieux revenir avec des mains plein les valises et le sourire aux dents, et je déballe à nouveau tous ces trésors cueillis dans ce pays si long qu'on ne traverse qu'allongé, mais je ne ramène ni outil ni matériau pour construire toute une terre rien que pour toi et moi, je n'en ramène que des mots pour habiller mes doigts, pour qu'ils habillent à leur tour ton corps si nu et si frêle, je n'en ramène que des sons pour dégrafer ta vie, pour qu'elle aspire la mienne, je n'en ramène qu'un fil pour te coudre les yeux, pour que tu partes avec moi rien que pour mieux revenir, nous reviendrons mille fois rien que pour mieux partir dans ce pays si proche qu'on ne le voit même pas.

Il y a des jours où je sens la nuit me froisser le regard et déployer les orgues de toutes ces choses à terre que personne ne ramasse, il y a des nuits où je sens le jour frissonner dans son antre et ramasser tout son ciel vers ce point de friction qu'est mon nombril asséché, il y a des jours et des nuits où je ne sens rien d'autre que toi aux paupières si ouvertes que l'on ne voit rien d'autre que nos âmes érigées dans une maison sans toit aux fenêtres ouvertes, il y a des jours et des nuits où il n'y a que ta peau pour contenir mon corps.

J'avais décidé de vous parler de tout, des êtres, des choses, des placards et du vent, de tout ce qui fait que l'on fait des enfants, juste vous parler de la totalité du monde, et des monstres cachés sous les lits des enfants, de tout ce qui fait que l'on devient parent ce jour où les nôtres s'en vont tout à fait, j'avais décidé de vous parler de tout ça, du mouvement de la terre, des fleuves et des bras, des montres cachées sous le lit des parents, rien que pour vous dire qu'on en a plein la bouche de ces mots si simples que l'on dit en s'aimant de jour et de nuit rien que pour donner les pleins pouvoirs aux sens, pour se déshabiller de nos pensées réflexives, pour oublier un temps nos savoirs, nos cultures, j'avais décidé de vous parlé de tout, de tout ce qui navigue entre moi et vos yeux, juste pour vous dire que quand nos langues s'emmêlent il n'y a plus rien qui ne compte à mes yeux.

Vers le mouvement, tu perdras l'inconscience de devenir quelqu'un, tu n'auras que mille chemins pour disperser tes êtres dans tous les sens du vent, tu sèmeras la discorde parmi tes peuples endormis, ils soulèveront leur masse pour te dicter la révolte, vers le mouvement vous prendrez racines, vos ressentis à la gorge vous tracerez votre géographie, et vous reviendrez ensemble vers ce point ductile, le déhiscent délicieux d'où coule toute vie, le centre d'émergence vers le mouvement, vers le mouvement le monde entier arrive dans ce lieu sans géographie où tu couleras la conscience de devenir tout le monde, cet endroit singulier où se forment tes sens, là, juste entre le ciel et la terre et tout ça, exactement dans ce pays que l'on appelle « ressenti ».

Il n'y a plus de noir, il n'y a que la lumière pour assouvir ma soif, il n'y a plus de droites, il n'y a que des courbes pour conduire mes mains, il n'y a plus de paupières, il n'y a que persiennes pour assouvir mon noir, je les tire quand je veux, personne ne me dira plus quand je dois les tomber pour assouvir ses peines mais je serai ouvert comme un rafraîchissant éventail, il n'y a que le clair pour me servir de chemin, il n'y a plus rien à faire pour me sombrer dans le sombre, car si je te vois, c'est que la lumière t'enrobe, et la poésie c'est assembler, assembler tes ramures éclairées, la poésie c'est TE reconstituer, et puis la poésie c'est surtout... surtout... la restitution, l'essence de l'acte poétique est là:

Je TE restitue.

Nous ne sommes que lumière.

Tu as passé entre moi... en battant tes ailes dans mon nébuleux, tu as choisi ma posture... tu m'as laissé le loisir de ne plus choisir... le brouillard et les murs, tu m'as conduit à tout prendre... j'aperçois maintenant la moindre lumière qui luit dans tes ombres... et quand le jour éclate et que tu disparaîs, dans le nébuleux de tes ailes je bats ma posture pour apprendre à vivre... sous le soleil aveuglant, j'entends encore tes pennes déployées... et même cette fanfare du diurne ne me fera oublier que tu reviens chaque soir juste passer entre moi pour m'apprendre à te vivre...

Déraciner ces baisers ancrés sur tes lèvres et en planter un tout neuf pour que ça dure, mordre tes tympans de mots si surprenants qu'ils épuisent ta fatigue pour que ça dure vraiment, démembrer chacun de tes rêves et trouver la place que tu m'y accordes pour que ça dure vraiment beaucoup, ne plus savoir où te perdre et te trouver tout le temps partout même les murs défoncés et les portes grandes ouvertes pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air, ne pas oublier d'éteindre le feu au baisser des paupières afin d'en aviver un chaque matin avec nos étincelles pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air la braise, ne plus penser en toi mais penser en nous pour que ça dure vraiment beaucoup dans les courants d'air la braise quand nous nous parcourons.

Nuit vibration à corps transe, sentir la viscosité de mon cerveau, le relief de chacun de mes nerfs et de ce qui tranche avec le jour, sentir le sommeil des autres et veiller sur leurs peaux jusqu'à ce que vie s'ensuive, entrevoir le jour plutôt que d'en être aveuglé, nuit vibration, accepter l'éveil renouvelé à chaque instant, refouler ce sommeil imposé par le jour, corps transe, recevoir le sursaut d'un muscle juste au coin d'une paupière, profiter des largesses d'une lumière artificielle qui obéit au doigt et à l'œil, nuit vibration, suspendre le temps comme un linge humide et souffler dessus pour aérer ses fibres, ne plus rien savoir, ne faire que sentir, ne marcher qu'avec les doigts, tout habillé de calme et de silence ne plus tenir par un fil mais par mille cordes qui vibrent au moindre souffle de la pensée, nuit vibration, l'accord tranche avec les bémols de la journée, les dièses brillent au plafond, le possible est à portée de dents, le rêve s'invite dans chaque mot frappé, les jambes se désencombrent de tout un attirail de vitesse, les bras deviennent les membres porteurs de tout un corps voué à la transe d'une nuit vibration.

Au large, l'ombre lie mes vœux mes vagues à mes rêves d'oreilles collées au mur, rien qu'un murmure, entendre descendre par la cheminée un bout de moi par la voix d'un autre comme une offrande à réchauffer mes charnières, collé à la cheminée collée au mur mon tympan tapis s'acharne sur la houle décoiffant ce vide que bientôt peut-être une langue viendra laper, ne pas décoller encore attendre que ça perce quelque part un jet de mots à mon adresse, ramasser bras et jambes vers l'oreille, tout coller vers le concentré, s'en remette au mur qui saura confier tout ce qui parle dans les racines de l'ombre, et un seul mouvement, le respirer, pour que ça tienne le coup le tout collé sur le mur, ça viendra le son, au moment voulu ça giclera vers le tympan les bras les jambes et tout le collé, il y a toujours quelqu'un prêt à parler derrière un mur, ça viendra la confidence le ragot le cri, on a toujours un bout de soi caché dans la glotte d'un autre.

Mains en l'air, à bout de bras le gouffre, tu ne touches pas ciel, tout étiré vers le haut ton corps apprend l'air, tes pieds seuls adhèrent, quelques centimètres, à peine de quoi tenir face aux vents, et pourtant tes envergures se déploient sur la terre entière depuis que tu danses pour t'enraciner, nez en l'air, à bout de crâne le gouffre, tes regards suspendus aux lunes étirées, attiré par l'infini jusqu'à le calculer, tu ne touches pas ciel, et pourtant tes corps suspendus en orbite se déplient dans le ciel tout entier depuis que tu danses pour te dépayser, l'œil en l'air, à bout de paupière le gouffre, cette paupière que tu inventas pour vivre ta nuit même en pleine lumière, tes rêves pendus aux lèvres des arbres qui te racontent le sol, quelques racines, à peine de quoi faire face aux temps, et pourtant ces frontières, dans ton crâne, depuis que tu danses pour te soulever.

Tout habillé de doigts, marcher jusqu'au bout du crâne, dire cette promesse que l'horizon ne tiendra jamais, l'idée d'un pas vers lui suffit à te faire écrire, à cloche-langue sans peine, sonner juste, juste pour sonner dans le bruisser d'une aube qui te rêve debout...

Tu te déshabilles de tes rêves pour les accrocher au porte-mentir, cet espace infini où tu fais vivre toutes tes utopies, et leur jeunesse t'étonne à chaque emprise avec cette page car les mots qui te vibrent ne prennent jamais le même chemin...

Et pour une fois, chaque jour, tu dois tenir tout à fait parole par le bout du centre sculpté par ton être quand il te dit « mes paupières lèvent le jour pour que tu puisses l'habiter »...

Alors tu colles ta langue aux murs et tu déploies tes orgues car de l'autre côté sourd l'intime...

Ce qui bruisse

frémit fort comme une gloire
ce que tu cherches qui gicle
sous ton écorce s'agitent
maintes mains pluvieuses
certitudes qui s'égarent.

partout ça prend ça plisse
cheminant fort le corps

de l'eau à l'air ça passe

du dedans au dehors

partout ça pousse ça tendre

la chambre est longue et pourtant
ta chair neuve l'a emplie
bout de nous parmi moi
depuis ce temps que tu es né.

rien qu'un instant pour toujours
connaitre
le coût de naître
pour rien.

ça grince les paupières souvent
quand on les ferme trop, quand on les ouvre mal
trouver le bon rythme pour ne pas coincer
le regard entre cils et pensées.

verbe-lierre agrippé aux choses
tant d'essences cachées par tes feuille-langues
pourtant les murs
se sentent bien seuls en automne.

frasques drues chemin faisant
cassent flux bien pensant
frisent flasque masse morte
bouclent l'hydre de l'égo.

les nues laineuses me tricotent un abri
tenant ferme les aiguilles du vent
à ciel obscurci lumière interne prend
ce qu'on ne verra jamais dans le moindre habit.

la nuit ce corps

truffe noire

froissée aboie ce que cache

la nature nue

à peau hérissée de tant d'Hommes

taillés dans la cendre grise

à maux hérissés de tant d'air

taillé dans leurs ventres pleins.

jours avant jours j'apprends
les matrices d'une langue qui fuit
vers la première bouche à parler
au sens le plus pur s'accroche
l'espoir d'inventer le vrai.

tu prends l'étroit pour gagner la basse mer

fendant la houle de tes mots tordus

tu ne sais pas qu'il y a l'horizon

dans l'étendue laissée entre toi

et nous qui ne sommes que des Hommes

il n'y a que le vent pour comprendre tes dires

l'amer

l'ample langue
lave avale-poussière
s'étend vers l'un l'autre étant
comme ce soi ductile
rejoint l'autre l'un
ramasse-frère-lave.

sinueuse
parmi moi jetée
compte mes peaux mortes
et ruine avant ruines tu prends
ce qui compte à nos yeux
palais avant palais
parole.

le vent qui vrille n'est pas autre
que celui fait d'oreilles
pousse ton cri jusqu'au bout
entendre n'est pas tendre
le mot tord le cou
aux vents qui viennent au front
t'arracher un bout de mou.

étandard liberté
sa peau qui pend n'est plus
que feuilles d'âge sans plan
détendue ramassée pourtant
tout autour de ce qui parlait tant
rivières grasses des temps pendus
aux orbites broutées d'abus
qui n'ont plus que sang de plomb
pour avancer vers avant.

comment ça prend quand ça pend
la salive à la charnière des mots
huile de bouche pour gonds d'oreille
ça relie les terminaisons
langue au cou ça file comme un rien
sans grincer ni crisser ni friser
quand d'un coup vient le mot sans salive
le sec le gros le brutal
les oreilles n'en croient pas leurs yeux
comment ça prend quand ça pend
les mots aux charnières des yeux.

d'arrache-main chercher encore
la voix le vœux la vue
fouiller partout dans le corps
de moi de vous de nous
ce qu'il reste comme drapeaux levés
ce qu'il reste de poings fermés
pour tendre vers le tendre
la part ductile de l'être
amène.

marcher jusqu'au bout du crâne
 tout en lèvres
 jamais rien jamais tout
 sonner juste juste pour sonner
 à cloche-langue sans peine
 sur un pied
 juste rester debout.